

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OBSERVATEUR,

CI-DEVANT

La Bibliothèque Canadienne.

TOME I. SAMEDI, 4 DECEMBRE 1830. N^o. 22.

HISTOIRE DU CANADA.

(CONTINUATION.)

Ce succès induisit le général Burgoyne à envoyer un corps considérable de troupes par eau à Skenesborough. Dans la traversée, l'*Inflexible* et autres vaisseaux armés rencontrèrent les galères américaines, et après un combat de peu de durée, ces galères et deux cents bateaux furent pris, coulés bas ou détruits. A l'approche des troupes anglaises, les Américains se retirèrent, et furent poursuivis par le colonel HILL, à la tête du 9^{ème} régiment, jusque près du fort *Anne*. Le général américain Schuyler avait posté un corps considérable de troupes à ce fort. Le colonel Hill fut obligé d'en venir aux mains avec des forces supérieures aux siennes; mais il suppléa au nombre par l'habileté des manœuvres. Malgré un feu vif et bien soutenu, les Américains ne purent ni l'envelopper ni le faire reculer, et voyant leurs efforts inutiles, ils brûlèrent le fort *Anne*, et se retirèrent au fort *Edward*.

La défaite du détachement du colonel Francis, et la destruction des galères et des bateaux du lac George, obligèrent le général St. Clair à laisser Castletown, et après sept jours de marche, il joignit le général Schuyler, au fort Edward. Leurs forces réunies se montaient à quatre mille quatre cents hommes. A l'approche du général Burgoyne, ils se retirèrent à Stillwater.

Pour revenir à l'expédition d'Oswego, le colonel St. Léger, après avoir surmonté toutes les difficultés de la route, arriva, le 13 Août au fort *Schuyler*, sur la rivière des Agniers, et l'investit aussitôt. Apprenant que huit cents hommes de milice s'avançaient au secours de la place, sous le général HERKIMER, il envoya à leur rencontre sir John Johnson, avec un détache-

ment de troupes réglées et de sauvages. Sir John, dont le parti était beaucoup moins nombreux que celui qu'il allait combattre, mit ses gens en embuscade, et le 6, les Américains étant arrivés à leur portée, ils furent attaqués à l'improviste, et défaits, avec perte de leur commandant, et d'environ quatre cents hommes tués ou blessés. La perte de sir John Johnson ne fut que de quelques sauvages tués.

Le 8 Août, St. Léger envoya un parlementaire au commandant du fort, pour l'informer de la défaite d'Herkimer, et de la marche du général Burgoyne sur Albany, et le sommer de se rendre, lui représentant que s'il ne le faisait promptement, il exposerait sa garnison au danger d'être toute massacrée par les sauvages. Le commandant américain lui fit réponse qu'il était déterminé à défendre son fort jusqu'à la dernière extrémité. Dès que le général Schuyler eut appris que ce fort était assiégé, et que le parti envoyé à son secours avait été défait, il détacha Arnold, avec un corps de troupes considérable, pour en faire lever le siège. Les sauvages n'eurent pas plutôt été informés de la marche de ces troupes, qu'ils se retirèrent presque tous. Le colonel St. Léger, ainsi abandonné, leva le siège du fort, le 22 Août, reprit la route d'Oswego, et rentra en Canada, avec son artillerie et ses effets militaires.

Cependant, le général Burgoyne se remit en marche, déterminé à s'approcher le plus promptement possible d'Albany, où on lui avait persuadé qu'il trouverait un grand nombre d'amis prêts à se déclarer ouvertement et à se ranger sous l'étendard royal. Apprenant en route, qu'il y avait un dépôt considérable de farine et d'effets de toutes sortes à *Barnington*, il résolut d'y faire marcher le lieutenant colonel BAUM, avec cinq cents Allemands, cent sauvages, et deux pièces de campagne. Le choix de gens pesamment armés, et qui ignoraient la langue des habitans, pour une expédition qui demandait de la célérité, n'était peut-être pas très judicieux; aussi fut-il censuré parmi les officiers de Burgoyne. Pourtant, le jour même de leur départ, ils surprirent un parti d'Américains, qu'ils envoyèrent prisonniers au camp de Burgoyne; mais le lendemain le colonel SKENE prit sur lui de leur rendre la liberté, espérant les détacher par là de la cause américaine. Dans sa route, Baum apprit qu'il s'assemblait un gros corps de miliciens dans le nouveau Hampshire, sur les confins du Connecticut, et qu'aussitôt que les renforts seraient arrivés, il serait attaqué. Ayant placé son détachement dans une position avantageuse, il envoya un courrier au général Burgoyne, pour l'informer de la situation où il allait se trouver, et le colonel BREYMAN fut envoyé à son aide, avec cinq cents autres Allemands. Mais en conséquence du mauvais état des chemins, et de la nécessité de faire faire halte à ses

gens de dix en dix minutes, pour leur faire prendre leurs rangs, Breyman s'avancait si lentement, qu'il lui fallut trente-deux heures pour faire vingt-quatre mille de chemin. Le général STANKE, qui commandait la milice américaine, attaqua le colonel Baum avant que Breyman l'eût pu joindre. Baum, résolu de faire une vigoureuse résistance, soutint pendant une heure un feu terrible de mousqueterie, et parvint même à déloger les Américains d'une partie des hauteurs qu'ils occupaient, mais ces derniers recevant continuellement des renforts, les Allemands furent contraints de se retirer, laissant leurs canons entre les mains de leurs ennemis, et leur commandant blessé mortellement sur le champ de bataille. Breyman s'avancait au secours de Baum, dont il ignorait le sort, lorsqu'il fut lui-même attaqué par les Américains, enflés de leur succès. Il se défendit avec bravoure; mais la supériorité du nombre l'emporta, et il fut forcé de retraiter. La perte des Anglais dans ces deux engagements fut de six cents hommes tués, blessés et prisonniers. Les Américains eurent environ cent hommes tués et blessés.

Ce premier échec éprouvé par les troupes royales eut le double effet de porter jusqu'à un certain point le découragement dans l'armée de Burgoyne, et d'inspirer une nouvelle ardeur aux Américains. Le délai qu'il occasionna donna au général GATES le temps d'assembler les milices des districts circonvoisins, et fit concevoir au général LINCOLN l'espoir de pouvoir recouvrer Ticonderoga et les autres postes qui se trouvaient présentement assez loin sur les derrières de l'armée anglaise. Le colonel BROWN, envoyé dans ce dessein, avec cinq cents hommes, au débarquement du lac George, surprit les avant-postes anglais, le 18 Septembre, s'empara des fortifications de *Mount Defiance* et de *Mount Hope*, et y fit prisonniers quatre compagnies d'infanterie, et quelques centaines de Canadiens. Une petite corvette et deux cents bateaux tombèrent aussi entre ses mains. Mais ne se trouvant pas assez de forces pour attaquer Ticonderoga et le Mont de l'Indépendance, il renonça à l'entreprise, et retourna au camp du général Lincoln.

Le général Burgoyne ayant traversé la rivière d'*Hudson*, le 13 et le 14 Septembre, campa sur les hauteurs de Saratoga, et le 18, ayant poussé en avant, en suivant la grande route, il alla camper à trois milles de Stillwater, et à deux milles seulement du camp du général Gates. Le lendemain, ayant résolu d'attaquer l'armée américaine, il fit ses dispositions, et s'avança en personne à la tête de la ligne anglaise, qui formait l'aile droite, et était appuyée par le général Fraser et le colonel Breyman, à la tête des grenadiers et de l'infanterie légère.

dont le front et les flancs étaient couverts par les provinciaux, les Canadiens et les sauvages. L'aile gauche était composée des divisions des majors-généraux Phillips et Reidesel; et s'avancait avec l'artillerie, par le grand chemin, le long de la rivière.

Vers une heure de l'après-midi, les partis d'éclaireurs des deux armées s'étant rencontrés, il s'en suivit une fusillade qui induisit le général Phillips à gagner le bois, avec le canon. Cette manœuvre arrêta le progrès des troupes américaines. A deux heures et demie, les lignes des deux armées se trouvant formées, les Américains, sous le général ARNOLD, firent un mouvement, et s'avancèrent à l'attaque de la ligne anglaise; la bataille devint générale, et continua jusqu'à soleil couché. Le fort de l'actian tomba sur le 21ème et le 62ème régiment, dont les hommes se conduisirent avec une bravoure et une fermeté peu ordinaires. Le 24ème régiment, l'infanterie légère et le corps de Breyeman, se distinguèrent éminemment. Les Allemands ne purent pas prendre une grande part au combat, à cause de leur situation, qu'on ne jugeait pas prudent de leur faire abandonner. Le capitaine JONES de l'artillerie anglaise, se conduisit avec la plus grande intrépidité. Ses quatre pièces de canon furent plusieurs fois prises et reprises: il fut tué lui-même; plusieurs autres officiers d'artillerie furent blessés, et sur ses quarante-huit soldats d'artillerie, trente-six furent tués ou blessés. Les Américains ne combattirent pas avec moins de bravoure et d'intrépidité. Les officiers et les soldats reçurent les remerciemens du général pour leur conduite. La perte des Anglais fut de cinq cents hommes tués, blessés et prisonniers, et celle des Américains, de trois cent vingt morts ou blessés.

(A continuer.)

SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE DE QUÉBEC.

Ce qui suit est la substance d'une circulaire qui nous a été adressée de Québec, par Mr. JOS. SKEY, M. D. Président de la classe d'Histoire Naturelle.

Il est au su d'un chacun qu'un des principaux objets de recherches contemplé par la Société Littéraire et Historique de Québec, a été l'investigation de l'histoire naturelle du Canada. . . .

On a tout lieu d'espérer que l'attention de la jeunesse du pays se portera sur un sujet aussi intéressant, si propre à occuper agréablement et utilement ses momens de loisir, à donner l'essor à ses facultés intellectuelles, à purifier ses inclinations, et à réveiller en elle le goût des jouissances supérieures dont nous sommes susceptibles.

Les ressources, les richesses naturelles de ce pays étendu ne sont cou-

elles qu'impréfaitement ; elles le deviendront d'autant plus que les communications qui y auront rapport seront plus nombreuses ; et des faits isolés, et en apparence de peu d'importance, deviendront précieux lorsqu'ils seront rapprochés, et groupés, pour ainsi dire, autour d'un centre commun, au moyen duquel les rapports qu'ils ont entr'eux pourront être constatés, et leurs anomalies expliquées.

Le champ ouvert à l'observation est immense, car il renferme tous les objets que nous offre la nature animée et inanimée ; la terre et ses fondemens rocheux ; sa surface, si variée tant dans ses qualités, que dans sa capacité de pourvoir au maintien de la diversité presque infinie des êtres organisés, animaux comme végétaux, qui la couvrent, et qui en tirent leur subsistance, et capable d'une amélioration indéfinie, lorsqu'elle est assistée par une culture bien conduite ;—l'air, comme il l'est, sujet à des variations tantôt favorables et tantôt nuisibles à la santé de l'homme ; mais guidé dans plusieurs de ses mouvemens par des lois dans le mystère desquelles nous n'avons pas encore pénétré suffisamment.

Une carrière si vaste, et qui invite à une si grande variété de recherches, est fort heureusement adaptée aux différens goûts individuels ; de sorte que chacun est en liberté de faire choix de ce qui lui plaît, et de fournir les contributions qui sont le plus à la portée de sa situation.

Dans une communication telle que celle-ci, il n'est pas possible d'entrer dans des détails sur les objets d'un intérêt particulier ; mais il est évident, que, quant aux objets inanimés, nous avons tous un intérêt à obtenir des informations relativement aux localités et aux modifications des rochers et des minéraux les plus utiles ; ainsi que de savoir jusqu'à quel point les premiers sont propres à la bâtisse et à l'architecture ornée, au maçon et au constructeur de moulins.

C'est ainsi qu'il paraît que dans le *township* de Broughton, on a découvert un lit de rocher propre à des usages importants, puisqu'il combine durabilité et facilité d'être travaillé, étant à cet égard aussi traitable que le bois. C'est par la voie de la Société que ses qualités sont parvenues à la connaissance du public. Dans un autre endroit, on a trouvé un rocher dont la nature est bien propre à faire des meules de moulin ;—dans un troisième on dit qu'il existe une combinaison particulière de pierre ferrugineuse avec de l'argile, qui, par la suite, peut nous rendre indépendants des autres pays pour les principaux ingrédiens d'un ciment qui se consolide sous l'eau. On sait que les minières de fer abondent dans le pays, mais ce ne peut être qu'en conséquence de recherches et d'après des échantillons, que l'on pourra connaître celles de la meilleure qualité et du travail le plus facile ; et il est possible qu'une curiosité éclairée parvienne à la découverte de mines et d'autres métaux plus précieux, tels que le cuivre et le plomb.

Dans un état plus avancé des progrès de l'agriculture, les lits de chaux et de gypse, qui existent sans doute, deviendront de la plus grande utilité comme engrais, ainsi que pour d'autres usages. Le premier pas est de s'assurer de leur présence et de leur accessibilité ; leur application s'en suivra bientôt de manière à étendre rapidement les pouvoirs productifs du pays. En outre de ces derniers minéraux, il est plus que probable qu'on découvrira des mines de charbon de terre et de sel de roches, ou du moins des sources d'eau assez imprégnées de sel, pour pouvoir les mettre en œuvre lorsqu'on en aura fait des analyses judicieuses.

Le pays abonde en ce qui constitue la vie animale, depuis les plus grands quadrupèdes jusqu'aux insectes les plus petits, et à plusieurs desquels peut-être aucun nom n'a encore été assigné. Tous les faits qui développent leurs habitudes, les lois qui règlent leur multiplication ou leur diminution ou leurs migrations périodiques, seront toujours des objets d'in-

térêt pour la Société, et encore plus quand ils seront accompagnés de l'individu même, particulièrement s'il est d'une espèce inconnue ou rare.

Quant aux végétaux, la Société recevra avec la plus vive satisfaction toutes les observations qui lui seront adressées, relativement à leurs localités, à leur usage dans les arts ou dans la vie domestique comme moyen additionnel de subsistance ; si par la nature et la force de leurs fibres, ils sont propres à des manufactures de draps, de toiles ou de cordades ; ou enfin s'ils sont susceptibles d'ajouter au fonds de nos médecines utiles. On ne peut trop rappeler à la mémoire, que des plantes qui dans leur état de nature sont très-précieuses, soumises à une culture bien entendue non seulement perdent leurs qualités délataires, mais même deviennent palatables : et que d'autres requièrent l'assistance de l'homme pour augmenter indéfiniment leur matière nutritive, laquelle dans leur état primitif, est à peine discernible. C'est ainsi que, probablement par la culture, (car leur origine se perd dans les ténèbres de l'antiquité,) les grains les plus utiles, tels que le bled, le seigle et l'orge ont augmenté de volume et sont devenus dépositaires d'une bien plus grande quantité de matière farineuse ; et que la patate, naturellement âcre et d'un petit volume, est parvenue à ses dimensions actuelles et a perdu toutes ses qualités désagréables. Les meilleurs de nos fruits, dans toute la richesse de leurs variétés, sont parvenus d'origines également simples et qui ne promettaient rien de mieux : les diverses espèces de raisins ont indubitablement leur origine dans la vigne sauvage dont le fruit âpre n'a certainement rien d'agréable au goût. Il est probable que nous sommes même encore dans l'enfance de nos connaissances relatives à l'étendue et à la variété auxquelles des produits analogues peuvent par la suite avoir lieu, de sorte que, faisant choix d'un exemple parmi des milliers, il ne paraît pas improbable qu'une plante telle que le ris sauvage (*zizania aquatica*,) qui n'est à présent qu'une ressource occasionnelle pour les aborigènes, ne devienne par la suite une source abondante d'aliment, et ne rivalise dans ces froides latitudes, son analogue des tropiques. La remarque appliquée à cette plante peut s'étendre bien au delà et à des objets qui ne sont pas pour le présent soupçonnés de la capabilité de jamais devenir utiles.

Comme moyen d'obtenir des informations si avantageuses pour l'humanité, si propres à enrichir l'agriculture encore bien défectueuse de ce pays et à en augmenter les produits, la Société recevra en tout tems avec reconnaissance des contributions qui y auront quelque rapport ; et elle se fera un devoir de faire circuler au loin ses obligations envers tous ses contributeurs individuels. Les échantillons qui lui seront ainsi fournis seront ajoutés à son cabinet avec le nom des personnes qui les auront donnés. La collection de la Société a déjà acquis un certain degré de valeur, et s'avance d'un pas rapide. Son utilité reçoit un accroissement incalculable par la mesure adoptée de classer et mettre les échantillons dans leur ordre convenable, de sorte qu'avec le tems, les salles de la Société doivent devenir dans bien des branches de l'histoire naturelle, comme elles le sont déjà en fait de minéralogie, une école précieuse. Ses portes seront ouvertes à tous les contributeurs qui trouveront ainsi la récompense de l'assistance qu'ils auront donnée. Il n'y a pas de doute non plus que la Société ne soit disposée à admettre comme membres correspondans, tous ceux qui résidant au loin, manifesteront leur désir de contribuer au succès du but qu'elle se propose, par la contribution de leurs propres observations ; et plus particulièrement ceux qui lui fourniront des faits bien authentiques, et enrichiront son cabinet par leurs contributions.

Le comité se flatte que cet appel fait à la partie éclairée du public ne

sera pas instructueux et qu'il y sera répondu par toute l'assistance requise et nécessaire pour parvenir à un objet d'une si haute importance pour la prospérité générale du pays, que doivent être l'acquisition et la diffusion de connaissances d'une utilité si bien reconnue.

CORRESPONDANCE.

MR. L'ÉDITEUR.—On m'assure qu'il n'y a point de vieilles Pharmacopées françaises dans le pays. Ayant trouvé dans mes papiers la recette de l'onguent divin, veuillez bien l'insérer dans votre journal.

Litharge préparée.....une livre,
Huile d'olive.....deux livres,
Vert-de-gris en poudre fine.....une once,
Eau.....vingt onces.

Faire cuire ces matières ensemble dans une cassine de cuivre, ayant soin d'agiter sans discontinuer, et d'ajouter de l'eau à mesure qu'elle s'évapore. Lorsque le mélange a acquis une bonne consistance, on ajoute :

Cire jaune.....huit onces.

On fait liquéfier la cire ; on agite le mélange, et lorsque l'onguent commence à se figer on ajoute les poudres suivantes :

Le tout réduit en poudre très fine.	}	Galbanum	}	deux onces—deux dragmes,
		Myrrhe		
		Bdellium	deux onces,	
		Gomme ammoniacque	trois onces—trois dragmes,	
		Oliban	une once—un gros,	
		Apoponax	}	une once,
		Mastic		
Aristoloché ronde,				
		Aimant pulvérisé	une once et demie.	

Agiter ce mélange jusqu'à ce qu'il soit exact ; et lorsque le tout est suffisamment refroidi, on en forme des magdaléons. L'aimant réduit en poudre n'attire plus le fer des plaies ; il ne produit qu'un dessicatif de plus. L'opiat recommandé dans la dernière publication se fait avec deux parties égales de quinquina et de valériane sylvestre et un tiers de fer oxigéné, et le syrop nécessaire pour l'amalgame.

Quelques docteurs disent que l'épilepsie est due à tant de causes différentes qu'un remède général ne peut y convenir. Passons en revue les causes qui la produisent le plus ordinairement.

Abus des liqueurs fortes.—Ces liqueurs contiennent beaucoup d'hydrogène qui produit de l'eau en abondance dans

notre système : de là l'hydropisie ordinaire et l'hydropisie de poitrine, maladies dont meurent presque tous les ivrognes. Voyons ce qui se passe dans l'ivresse : les jambes chancelent, l'homme tombe comme dans l'épilepsie, tourmenté de convulsions et soumis à un pouvoir irrésistible qui l'écrase. Ces crises répétées ne pourraient-elles pas produire l'humeur aqueuse dont nous avons parlé et par là devenir périodiques ?

Abus de l'amour ou de ce qui lui ressemble. Le sang se décompose et devient très aqueux, souvent assez pour produire des crises épileptiques.

La Peur. Le coup violent qu'elle porte au cœur et au cerveau peut, comme l'électricité, produire un effet semblable ? Au reste la peur et le chagrin seront longtemps inexplicables ; qui nous dira comment les cheveux d'un malheureux condamné au supplice ont pu blanchir dans une seule nuit ?

Le remède proposé a réussi, et il n'y a aucun danger à l'employer. Si on pouvait l'appliquer aux enfans qui ont de l'eau dans la tête, quel service ne rendrait-on pas à l'humanité ?

—
 Votre ancien correspondant

D.

Liberté de la Presse en France.

Ainsi s'exprime la *Gazette de France*, (journal ci-devant *ultra*, et présentement *charliste*), à l'occasion de l'abrogation de la loi assez récente du sacrilège, et de l'ordre de porter simplement dans les églises les croix plantées depuis quelques années par les missionnaires, sur les grands chemins et les places publiques.

« Quand on voit les croix abattues dans la plus grande partie de la France, on se demande quelle peut être la cause d'une démonstration *aussi hostile* contre la religion catholique. Ce ne peut être la modification apportée dans la charte, car on a reconnu que cette religion était celle de la majorité des Français. Il est vrai que la *monarchie a été détruite*, mais la séparation de la religion et de la politique est depuis longtemps une des maximes de ceux qui ont aujourd'hui le pouvoir ; pourquoi donc la disparition du drapeau blanc est-elle suivie du renversement des signes extérieurs du christianisme ? Et pourquoi la substitution de la branche cadette à la branche aînée est-elle accompagnée d'une hostilité contre les symboles d'un culte que la majorité de la nation professe ? Serait-ce que la souveraineté nationale, c'est à dire la volonté de l'homme érigée en principe constitutif, se croirait en désaccord avec une religion d'abnégation et de sacrifices ? Cette question est d'un haut intérêt, et les hommes qui observent et réfléchissent y trouveront un vaste sujet de méditations.

“ La loi du sacrilège a été abolie hier Quel respect veut-on que les peuples aient pour les temples où la divinité reçoit leurs hommages, lorsqu'ils voient discuter sérieusement si les édifices religieux seront comparés à une maison habitée ou à une mesure abandonnée, et si le vol et le bris des choses consacrées au culte seront plus ou moins punis que le vol ou la destruction d'un ustensile de cuisine. Ce n'est pas l'opinion du violateur des choses sacrées qui doit être prise en considération par le législateur, c'est l'opinion des peuples, pour qui l'impunité du sacrilège est un scandale, et le plus grand de tous, puisque c'est le scandale de la loi. Le scandale est le même, que le sacrilège soit *impuni*, ou qu'il soit *assimilé* par la loi, dans la punition qu'elle lui inflige, au vol ou à la destruction de tout autre objet servant à nos usages.

“ Ainsi c'est lorsque de toutes parts s'élève une persécution contre les ministres, les autels ou les choses consacrées au culte, qu'ici on fait d'une église vénérée un temple ou plutôt un cimetière tout payen ; qu'ailleurs on chasse les prêtres de leurs paroisses en leur prodiguant l'injure et le mauvais traitement ; qu'à Paris même ils sont obligés de se cacher sous des habits séculiers ; que de nouveaux iconoclastes brisent les croix et les images ; c'est lorsqu'on va fouiller dans les hideux répertoires des théâtres révolutionnaires pour en exhumer *Charles X de Chénier*, ou les *Victimes Cloîtrées*, qu'on abroge une loi qui doit prévenir ces excès. On chercherait en vain dans les codes anciens ou modernes des exemples d'une pareille législation, qui n'est au fond que la haine des croyances religieuses de la majorité de la nation et une honteuse complaisance pour les opinions de la minorité.”

Le *National*, (journal ultra dans un autre sens,) s'exprime ainsi au sujet de la chambre des députés.

“ La chambre actuelle n'est rien, rien qu'une réunion qui sans mandat, et *proprio motu*, se sont dit, le 3 Août : Avisons à la chose publique. Nous voulons croire qu'ils ont été guidés en cela par de bonnes intentions, qu'il ont agi convaincus d'être utiles au salut commun, persuadés qu'on ne pouvait pas se passer d'eux. Mais qu'importe leur opinion, leur persuasion individuelle ? ils n'étaient rien, car la chambre de Charles X ne devait pas, ne pouvait pas lui survivre. Voilà le seul fait patent qui ressort de notre insurrection révolutionnaire. Or n'est-il pas *singulier* maintenant que ce corps de législateurs, dont l'origine est en question, fasse sonner tout haut à la tribune et son autorité méconnue et sa dignité compromise.”

Ce qui nous paraît *singulier*, c'est qu'en s'adressant à des gens que nous supposons éclairés, on parte, pour raisonner, ou plutôt pour déclamer, de principes aussi peu évidents, aus-

si peu certains que ceux qu'on met en avant, et où il est très possible de trouver de la contradiction. On avait nié d'abord que Charles X eût le droit de défaire ce que venaient de faire les électeurs de France, parce que ce n'était pas dissoudre la chambre des députés, mais annuler les élections. Et quand même Charles X eût eu constitutionnellement le droit de casser les députés avant qu'ils se fussent réunis en chambre, et qu'il eût pu connaître officiellement leurs sentimens, ce monarque, antérieurement à son abdication, a révoqué son ordonnance de dissolution. La chambre des députés, qui tenait son existence et son autorité de la constitution, qui n'a perdu ni l'une ni l'autre, ou qui a recouvré l'une et l'autre constitutionnellement, n'a pu rien perdre par la révolution, puisque l'insurrection n'a eu lieu qu'en conséquence de la violation de cette constitution, et pour la maintenir. La chambre des députés, qui n'a pas été dissoute par le lieutenant général du royaume, successeur immédiat du roi déchu, existe donc de droit autant que de fait. Si cette chambre et celle des pairs ont été au-delà de leurs attributions, si elles ont exercé un pouvoir dont elles n'étaient pas revêtues, en modifiant la constitution, et en appelant au trône le duc d'Orléans ; si ces deux grands actes ne pouvaient appartenir qu'à une convention nationale, c'est une autre question, peut-être oiseuse pour nous, et dans laquelle nous ne désirons pas nous engager, du moins présentement.

La *Gazette de France* peut-être aussi hardie, mais moins franche que le *National*, déguise les faits et les présente sous de fausses couleurs. Elle transforme la simple injonction de transporter dans les églises les croix plantées dernièrement par les missionnaires sur les grands chemins et les places publiques, au mécontentement du peuple en plusieurs endroits, en une destruction complète de ces signes, ordonnée par un esprit de haine pour la religion catholique ; et quand elle dit que des curés ont été démis de leurs cures, elle se garde bien d'ajouter, que c'est en conséquence de leur attachement avoué au gouvernement du roi détrôné, et de leur refus, ou de quelque chose d'équivalent au refus de reconnaître le gouvernement existant, sinon en conséquence d'actes plus hostiles encore envers ce gouvernement. Si un bon gouvernement, voulu par la majorité d'une nation, doit respecter les opinions de la minorité, il n'est sûrement pas obligé de tolérer des manœuvres qui pourraient lui nuire essentiellement, de laisser dans des postes influents, ceux qui pourraient s'en prévaloir pour le renverser, ou seulement tenter de le faire. Loin de se montrer persécuteur du clergé, le nouveau gouvernement de France a fait la première démarche pour se le concilier.

DERNIERES NOUVELLES.

FRANCE.—Extrait d'une lettre datée de Toulon, le 18 Octobre.—Le gouvernement vient de donner l'ordre à ce port de tenir prêts à mettre à la voile au premier signal, tous les vaisseaux laissés en commission, et ceux qui se réparent, pour se rendre à Alger et ramener en France 15,000 hommes de l'armée d'Afrique. Cinq mille hommes de troupes françaises demeureront à Alger, pour y faire le service conjointement avec 5000 Arabes, Maures ou Juifs, qui sont déjà organisés, et dont l'intérêt est de secourir les efforts des Français pour maintenir la tranquillité dans ce pays barbare, qui sent déjà l'avantage d'une administration ferme et bieuveillante. Les villes d'Oran et de Bona auront chacune une garnison de 1000 hommes de troupes françaises et d'un même nombre de naturels, qui ont un même intérêt à garder ces deux positions. Le but de cette mesure est de procurer du repos à notre armée durant l'hiver. Alger n'offre pas de commodités suffisantes pour le logement de 20,000 hommes. En cas de nécessité, il sera envoyé de nouvelles troupes en Afrique, au printemps de 1831."

Le prince de Schwartzenberg, capitaine dans le service autrichien, et qui a fait la campagne d'Alger, vient d'arriver à Paris.

Dans la soirée du 20 octobre, après que le roi fut revenu de Versailles, la populace s'assembla sur la place du Palais-Royal, chanta la Marseillaise et demanda le roi. Sa Majesté s'étant montrée sur le balcon : la populace s'est écriée : "À mort les ministres ! La tête de Polignac et celle de Peyronnet." On ne doute point que sans la force immense qu'il y avait au Palais, le peuple ne se fût porté à quelque excès.

Le résumé suivant est extrait du *Morning-Herald* de Londres. "Après une commotion qui semblait mettre en danger l'existence même du gouvernement, la tranquillité et l'ordre sont parfaitement rétablis dans Paris. Cet heureux résultat est dû au dévouement et à la vigueur de la garde nationale, et à la fermeté personnelle du roi. D'après tous les avis, la crise exigeait toute l'énergie des amis de l'ordre et de l'état actuel des choses.

Depuis plusieurs jours, ou plutôt depuis le jour que les chambres, le ministère et le roi avaient paru vouloir agir avec indulgence envers les ex-ministres, la populace avait manifesté son mécontentement. Le cri de "Mort aux ministres" se fit entendre occasionnellement dans les petits rassemblements, et enfin il devint le cri de ralliement de la populace de la capitale. Il y eut dans les rues des rassemblements tumultueux, qui ne

causèrent pas peu d'alarme au gouvernement. Dans les nuits de dimanche et de lundi, la populace s'assembla en grand nombre dans les cours du Palais-Royal, et sous les fenêtres même du roi. Elle ne cachait pas que son dessein était d'effrayer le gouvernement, et de le détourner de la conduite qu'il se proposait de tenir envers les prisonniers de Vincennes. Les autorités se trouvèrent d'abord surprises, et ne purent prendre des mesures de repression ; mais dans la nuit de lundi, la garde nationale, ce grand boulevard de l'ordre et des libertés de la France, intervint et dispersa complètement les perturbateurs, sans beaucoup de résistance. Ces derniers prirent la route de Vincennes ; mais la fermeté du gouverneur les empêcha d'attaquer le château, et ils se dispersèrent. Depuis lors, il n'y a pas eu de troubles sérieux.

Le roi, dans ces graves circonstances, s'est montré digne du haut office auquel il a été appelé. Quoiqu'élevé à la dignité royale par la voix du peuple, il n'a pas été intimidé par la clameur populaire, mais il a su distinguer entre le sentiment de la nation et le bruit d'une discorde factieuse. Il a refusé d'accepter la démission de deux de ses ministres, qui voulaient le délivrer de l'impopularité de leurs noms, et il s'est mis à la tête de la garde nationale, déterminé à faire rendre, à tout événement, le respect dû à son office et à sa dignité. Plus de deux cents individus, parmi lesquels se trouvent, dit-on, plusieurs familiers du prince Metternich, sont entre les mains de la police. On dit que les principaux promoteurs de ces troubles étaient des agens de l'ex-roi.

La Chambre des Députés, qui ne devait se réunir que le 10 Novembre, est convoquée pour le 3, par des lettres adressées à chacun de ses membres à sa demeure. Les nouvelles élections devaient toutes être terminées ce jour-là. La chambre des pairs devait s'assembler le 11, et l'on pensait qu'elle siégerait aussitôt comme cour de justice pour le procès des ex-ministres.

La garde nationale devait être renforcées et comprendre tous les Français immédiatement au-dessus de l'état de pauvreté.

BELGIQUE. Les élections pour le congrès national devaient être terminées le 27 Octobre, et le congrès devait s'assembler le 3 Novembre, au palais des ci-devant états-généraux, à Bruxelles.

On lit ce qui suit dans le *Messenger des Chambres* de Paris du 22 Octobre :

“ Une dépêche télégraphique envoyée au gouvernement par le préfet du Nord, le 19, dit : “ Les Belges occupent Anvers ; toute la Belgique est délivrée des troupes hollandaises.”

ESPAGNE.—Le 14 octobre, le brave colonel Valdez marcha sur Urduch avec une force consistant en 400 hommes, il fut reçu aux cris de "Vive la Liberté," et les acclamations de joie furent unanimes à son approche. Le 15, il arriva à Zagaramusdi, où il éprouva le même accueil. Un grand nombre de patriotes se joignirent à ses soldats ; et il employa la journée à les organiser. Son entreprise ne pouvait commencer sous des auspices plus favorables,

Gurrea devait entrer en Espagne, le 17, par la voie d'Iaca ; Milans, Baigès, Grase et San Miguel devaient aussi entrer en même tems dans la Catalogne.

Mais, dit un journal de Paris, pour ce qui regarde l'expédition de Valdez, les événemens ont malheureusement confirmé nos anticipations et nos craintes. Après quelque succès, qui enflama ses espérances, cette troupe a été surprise et défaite. Une dépêche télégraphique de Bayonne dit qu'à peine cinquante hommes ont échappé au désastre.

Puisse, ajoute-t-il, une telle leçon ne pas décourager les réfugiés, mais leur faire sentir la nécessité de la modération et de la concorde ! Puisse-t-elle leur apprendre à mieux concerter leurs mesures, à s'assurer de l'appui dans l'intérieur, et à préparer les élémens du succès par la communication des idées et des sentimens.

La défaite de Valdez est confirmée par les nouvelles reçues aujourd'hui (22 octobre,) mais on dit que Mina est déterminé à entrer en Espagne pour rassembler les restes de la division de Valdez, ou pour pénétrer plus avant dans le pays, avec des forces plus nombreuses et mieux disciplinées, ou finalement pour contrebalancer par cette démonstration, l'effet moral produit par le premier échec. Valdez, qu'on disait d'abord avoir été pris ou tué, a réussi à s'échapper avec quelques uns de ses gens. Il est à présumer que ce chef s'en rapportera à l'avenir à l'expérience militaire de Mina.

RUSSIE.—Le bruit d'une insurrection générale dans l'Ukraine, l'Esthonic, la Russie Rouge, la Pologne et une partie de la Livonie, était le sujet général de la conversation hier soir, dans plusieurs cercles politiques. On disait que les paysans de ces pays s'étaient levés en masse pour renverser le système féodal, et que le gouvernement russe envoyait des troupes dans les districts insurgés, pour arrêter l'explosion. Les journaux de Berlin avouent qu'il règne une grande fermentation dans le duché de Posnanie (Pologne Prussienne,) et que le gouvernement é été contraint de prendre les mesures les plus strictes pour prévenir la possibilité d'une insurrection. On dit aussi qu'il se manifeste un grand mécontentement dans la Silésie.

ANGLETERRE.—Le parlement devait s'assembler le 26 oct. ; mais on pensait que le roi ne prononcerait son discours que le 2 novembre.

Le *Register* de Cobbett du 19 octobre, contient une adresse inflammatoire à la Marat aux "Braves ouvriers de Paris." Nos lecteurs seront peut-être curieux d'en voir ici quelques passages.

"Amis—Tout honnête Anglais est indigné de la basse tentative qui se fait maintenant pour soustraire à la justice ces hommes sauvages et féroces qui ont inondé vos rues de sang innocent. Nous avons été surpris de bien des choses ; nous avons vu un autre Bourbon mis à votre tête, et cela sans qu'on eût consulté le peuple souverain : nous avons été étonnés de voir des banquiers (*loan-jobbers*) prendre le timon de vos affaires ; que le baron Louis qui a été ministre de Louis XVIII, était un de vos ministres ; mais l'envoi de Talleyrand en Angleterre nous a ouvert les yeux, et nous a convaincus que votre sang, si les choses continuent, a été répandu en vain ; enfin nous avons vu que vous n'avez rien gagné du tout, et qu'à moins que vous ne soyez aussi vigilants que vous avez été braves, vous serez ramenés, tout doucement dans le même état où les Bourbons vous avaient tenus.

"Nous voyions tout cela avant qu'il fût évident qu'on voulait sauver la vie aux sanguinaires ministres. Maintenant nous voyons que tous nos soupçons étaient bien fondés ; nous voyons que depuis le commencement on a eu dessein de vous tromper. . . . On a acheté la presse en donnant des places, c'est à dire en donnant des taxes, le fruit de votre travail, aux rédacteurs des journaux, et on a cru pouvoir vous forcer, vous et vos enfans, à travailler comme des esclaves pour payer la dette qui avait été contractée pour payer les alliés qui vous avaient ramené les Bourbons.

"Nous nous attendions que les braves Belges recevraient votre aide et votre appui ; nous nous attendions à voir l'incendie de vos villages vengé ; nous nous attendions enfin que la cause du peuple l'emporterait sur la cause des tyrans. Nous avons été surpris quand nous avons vu les Belges abandonnés à leur sort ; la dette, l'infamie, vous courber encore vers la terre, quand nous avons vu qu'il y avait encore un procureur du roi, (titre horrible) pour faire la guerre à la vérité.

"Mais notre surprise s'est changée en indignation, quand nous avons vu clairement qu'on se proposait de soustraire à la justice les hommes sanguinaires qui ont égorgé vos pères, vos frères, vos femmes et vos enfans, et même de répandre votre sang plutôt que de ne pas venir à bout de ce dessein criminel. . . . Nous avons vu que presque aussitôt qu'un nouveau Bourbon vous eût

été imposé, les chambres ont commencé à parler d'une loi afin d'abolir la peine de mort pour délits politiques. Il était curieux qu'un tel excès d'humanité saisît vos gouvernans dans un tel temps. Non seulement ils avaient vu Ney, Labédoyère et des centaines d'autres tués par les légitimes Bourbons, mais ils avaient eux-mêmes contribué à leur mort. Et maintenant, ces hommes qui ont fait massacrer vos pères, vos enfans et vos femmes, par des scélérats payés, habillés et nourris à même les taxes levées sur votre travail, ces âmes humaines et sensibles frissonnent à la pensée d'ôter la vie à un semblable.

« Français, nous comptons sur votre valeur ; le seul danger est que votre générosité ne vous égare. (Ici Cobbett cite la *Bible* et l'*Évangile*, les paroles de MOYSE et de JÉSUS-CHRIST, pour prouver que les ex-ministres doivent être mis à mort.) Y a-t-il une hypocrisie pareille à la fraude de ceux qui s'efforcent de sauver ces tyrans sanguinaires, qui jouaient aux cartes, ou tiraient sur des oiseaux, quand leurs bouchers égorgaient le peuple de Paris ? Quoi ! huit mille hommes, femmes ou enfans, innocens passés au fil de l'épée ou fusillés par ordre de ces tyrans impitoyables ; des pères et des mères laissés pour déplorer la mort de leurs enfans ; des enfans pour pleurer la mort de leurs parens ; des maris regrettant la perte de leurs femmes, des femmes celle de leurs maris : un massacre non provoqué, commis de propos délibéré, surpassant par le nombre celui de la St.-Barthelemy ; et après avoir laissé échapper le tyran en chef et lui avoir donné une immense somme de votre argent pour le récompenser de ses actions, ces philanthropes travaillent maintenant à sauver la vie aux tyrans subalternes, par l'ordre desquels le massacre a été commis.

Après s'être efforcé de faire envisager au peuple, ou plutôt à la populace de Paris, ceux qui le gouvernent, les ministres, les pairs, les députés, et autres, comme mûs par les motifs les plus pervers, comme des fourbes, des despotes, de nouveaux tyrans, des voleurs publics, des assassins, en un mot, il lui conseille indirectement, mais assez clairement, de se refuser au paiement de tout impôt ; lui donne presque à entendre que les biens des riches lui appartiennent ; lui fait presque regarder la paix que le gouvernement veut préserver, comme un fléau ; l'exhorte à remuer ciel et terre pour que les ex-ministres n'échappent pas à la mort, et cherche enfin à lui rendre suspects Lafayette et tous ceux qui feraient preuve comme lui de quelque sentiment d'humanité. Nous ne croyons pas que l'écrivain populacier d'Angleterre ait jamais prêché plus ouvertement et plus effrontément aux basses classes la licence, l'insubordination, la désobéissance aux lois, la révolte et l'anarchie.

Nous avons reçu ce matin les papiers de la Nouvelle-Ecosse du 17 novembre. Le Yatch de sa majesté le *Herald*, ayant à son bord Sir James Kempt, fut hélé le 27 octobre, à l'est du Cap Breton, par le *Quebec Trader*, arrivé à l'Isle du Prince Edouard.—*Gazette de Québec.*

NOUVEL ALPHABET à l'usage des Ecoles élémentaires de cette Province.— Tout ce qui peut contribuer aux progrès de l'instruction, à faciliter aux jeunes enfans l'entrée dans la carrière de l'éducation élémentaire, doit être vu avec plaisir par tous, et reçu avec reconnaissance par plusieurs. C'est souvent des premiers livres qu'on met entre les mains des enfans que dépend le goût ou le dégoût qu'ils prennent pour l'instruction, le plus ou moins de temps qu'ils mettent à apprendre les premiers élémens ; et tel à qui la tâche d'apprendre à lire a paru difficile ou ennuyeuse, l'eût trouvée aisée et agréable, si l'on eût employé à son égard une autre méthode, s'il eût eu entre les mains d'autres livres élémentaires.

Croyant que le *Nouvel Alphabet*, publié par Mr. L. DUVERNAY, et à vendre chez les différens libraires, réunit tout le mérite qu'on peut désirer dans ces sortes de livres, nous prenons la liberté de le recommander aux personnes qui tiennent des écoles élémentaires. Outre la beauté des caractères, et les gravures, qui ont toujours de l'attrait pour les enfans, on y a fait disparaître, pour ainsi dire, les difficultés de la lecture, en ne les présentant que graduellement, et quand ce qu'on a déjà appris rend facile ce qui reste à apprendre.

Phénomène.— Dans le courant du mois d'octobre dernier, une femme mariée en secondes nocés, il y a une couple d'années, au nommé Ambroise Brissou, cultivateur de la paroisse de St.-Jacques, et âgée de 71 ans, a mis au monde un enfant, qui a été porté au baptême, et qui est encore bien portant, à ce qu'on nous dit. Le père est lui-même âgé de près de 80 ans, et a un fils âgé de près de 60.

Accident.— Ce matin vers neuf heures, à bord du steam boat Richelieu qui revenait de Québec, un jeune monsieur passager à bord, qu'on nous a dit être M. Bagg, de cette dernière ville, s'est avancé vers le devant du vaisseau, son fusil chargé à la main, pour le décharger avant d'arriver en ville, soit en l'air, soit sur quelque gibier qui aurait pu se présenter. Ayant posé son arme, il s'occupait à regarder autour de lui, lorsqu'un des passagers de l'avant, prit le fusil et lâcha le coup par mégarde dans le dos de M. Bagg, un peu au-dessous de l'épaule. Aussitôt que le vaisseau est arrivé dans le port, on a porté le blessé chez M. le docteur Nelson ; on rapporte que la blessure est dangereuse.—*Minerve.*

MARIÉ :— A Québec, le 23 novembre dernier, Mr. URBAIN GRÉNIER, Médecin et Chirurgien, à Dlle ADÉLAÏDE CHALOUPE.

COMMISSIONNÉS :— JOHN SHORT, écuyer, Avocat et Procureur.
Mr. CHARLES BOUCHER DE GROSBOS, Médecin et Chirurgien.

RECEMMENT PUBLIÉ, et maintenant à vendre chez l'Auteur, et à la Librairie de MM. E. R. FABRE & Cie. un volume de *Poésies Canadiennes*, ayant pour titre :

ÉPÎTRES, SATIRES, CHANSONS, &c. par M. BIBAUD.

TABLE DES MATIÈRES.

Préface.—Épître Infantine.—Satire I. contre l'Avarice.—Satire II. contre l'Envie.—Satire III. contre la Paresse.—Satire IV. contre l'Ignorance.—Épître I. *Est nobis in rebus*.—Épître II. *Decipimur specie recti*.—Les Délices de l'Union.—Le Bill de l'Union.—Les Orateurs Canadiens.—Le Vin d'Espagne.—Couplets.—Le Pouvoir des Yeux.—Les Peines de l'Amour.—Le Héros Canadien.—Les Mœurs Acadiennes (Ode ou Chanson sur l'air: *J'ai vu mes tristes journées*.)—Les Savans de la Grèce.—Les Grands Chefs.—Dithyrambe sur la mort de Wolfe et de Montcalm.—Le Jour de l'An.—Les Souhais.—L'Union.—La Perspective.—Les Nouveaux Souhais.—L'Hiver du Canada.—Épithaphe de l'An 1826.—La Gazette.—Le Beau Sexe (Sur l'air: *Aussitôt que la lumière; Que j'aime à voir les hirondelles*, &c.)—Les Rimes en EC.—Le Temps.—Épithaphe du Canadien.—Vers.—La Lotterie.—Enigmes.—Épithalame.—Épigrammes.—Épithaphe générale.—Bons-mots.—Vers Latins.

TAPIS DE TOILE PEINTE.

LE Soussigné a l'honneur de prévenir M. M. les Cures et le public en général, qu'il continue à manufacturer, au plus court avis, et à vendre des TAPIS DE PIED DE TOILE PEINTE, pour les chœurs d'église, les salons, &c., à son atelier, rue du St. Sacrement, Montréal.

J. B. CHALIFOUX.

Octobre, 1827.

Messieurs les abonnés, particulièrement ceux qui n'ont encore rien donné depuis qu'ils reçoivent, ou qui doivent plus d'un semestre, sont priés de vouloir bien payer, au moins à compte, le plutôt possible.

A Messrs. les Instituteurs, Marchands, Commis et autres.

LE Soussigné a vendre, L'ARITHMÉTIQUE, proprement et solidement reliée et dem. rel. Aussi, la GÉOGRAPHIE EN MINIATURE, le VOYAGE DE FRANCHÈRE, &c. &c. M. BIBAUD.

N. B. On recevra pour être insérés sur la couverture des Avertissemens ayant rapport aux Sciences, aux Arts, à l'Enseignement, et à la Librairie.

LE Soussigné a l'honneur de prévenir qu'il continue d'enseigner la Grammaire Française, la Grammaire Latine, la Géographie, l'Arithmétique, la Géométrie, &c., à sa demeure, Rue Viger, près du Marché-Neuf. M. BIBAUD.

Il traduit aussi de l'ANGLAIS en FRANÇAIS, PAMPHLETS, REQUÊTES, AVERTISSEMENS, &c.

UNE personne d'un âge mur, et qui a acquis de l'expérience dans les affaires et le commerce, désierait trouver de l'emploi, comme **Commissaire**, ou Conducteur de travaux publics.—S'adresser à l'Éditeur.
Montréal, 24 Septembre 1830.